

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 24

Artikel: Le feuilleton : souvenirs des campagnes de Louis Bégos, lieutenant-colonel : [suite]
Autor: Bégos, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223303>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

tre, demande : « Est-ce qu'on met des gants ou est-ce qu'on se lave ? »

Enfin, c'est ce dialogue surpris au bord d'un ruisseau :

— Comme tu as les pieds sales, Léon !

— Tu n'as rien à dire, Salomon, les tiens sont encore plus sales.

— Oui, mais j'ai vingt ans de plus que toi.

Au moment où il apprend le torpillage du Luisitania, Moïse console sa femme :

— Pourquoi pleures-tu ? Il n'est pas à toi.

Blum et Rosenfeld, une nuit, aperçoivent deux hommes de mauvaise mine :

— Rebroussons chemin, dit Blum. Nous sommes seuls ; ils sont deux.

Et les petites histoires continuent à l'infini.

Lisette.



**SOUVENIRS DES CAMPAGNES
DE LOUIS BÉGOS, LIEUTENANT-COLONEL**

Le matin, il voulait partir avec nous, après avoir essayé de manger notre modeste soupe. Mais, chemin faisant, nous fûmes convaincus que notre excellent chef allait expirer. Nous le prîmes dans nos bras, nous l'appelâmes, tout fut inutile ! Au premier gîte, nous trouvâmes une grange. Près de là, sous un arbre, nous lui rendîmes les derniers devoirs ! Ce fut, pour moi, un bien triste et douloureux moment ; car je n'oublierai jamais ce que notre digne chef avait fait pour moi, lorsque je fus blessé à la Bérésina.

Le jour suivant, nous arrivâmes à Vilna : c'est là que nous perdîmes encore notre compagnon d'infortune Hopf. Il fallait être de fer pour résister au froid excessif qu'il faisait alors. Nous n'avions, du reste, que de la mauvaise soupe pour nous soutenir, lorsque nous aurions eu besoin de repos, de vivres et de chaleur pour nous refaire un peu.

A Vilna, nous fûmes logés chez un pâtissier suisse des Grisons, où nous nous trouvâmes avec plusieurs compatriotes malheureux ou blessés comme nous. Nous comptions y rester jusqu'au lendemain, lorsque, pendant la nuit, on nous fit prévenir que nous pourrions être cosaqués. Nous ne nous le fîmes pas dire deux fois, et repartîmes tout de suite, T'schudy, Feer, Money et moi.

Après une heure et demie de marche, nous nous trouvâmes au pied d'une montagne, dans un chemin assez étroit, bordé d'un côté par des sapins et de l'autre par des pierres énormes. Le terrain, outre cela, était fort inégal, et, pour terminer ce triste tableau, la route était encombrée d'artillerie, de cavalerie et de fantassins désarmés. Ajoutez encore les voitures et les équipages des généraux, de misérables charrettes et des traîneaux chargés d'officiers blessés ; vous aurez ainsi le plus triste spectacle qu'il fût possible de voir.

Pour avancer, force fut aux plus intrépides de faire brûler les chariots qui encombraient la route ; c'est ainsi que nous arrivâmes, avec une peine infinie, au haut de cet affreux coupe-gorge. A peine y étions-nous parvenus, que nous entendîmes des cris effroyables, le hurrah des Cosaques, en un mot ! Nous les vîmes avancer de quelques minutes l'artillerie russe, après avoir écharpé nos braves camarades. Puis nous entendîmes l'artillerie tonner à travers cette immense cohue d'hommes et de chevaux. Il est impossible de se faire une idée de cette scène de carnage et de destruction.

Que de braves sans défense ont été immolés dans cette épouvantable boucherie, et quand je pense que j'ai échappé de quelques minutes avec

mes excellents camarades, je ne puis m'empêcher de croire que la divine Providence veillait sur nous.

Nous marchâmes encore quelque temps, et nous nous arrêtâmes dans un bivouac, où nous préparâmes de nouveau notre soupe, puis nous allâmes coucher à six lieues de là, où j'eus l'inexprimable bonheur de retrouver mon frère, que je n'avais plus revu depuis l'affaire de la Bérésina.

Le lendemain, lorsque nous voulûmes nous mettre en route, nous découvrîmes, à notre grande surprise, que nos traîneaux, laissés devant la grange, nous avaient été volés. Ne sachant que devenir, je priai mon frère de faire les recherches les plus actives pour nous en découvrir un. A force de démarches, il trouva un domestique bavaurois, qui en avait un à sa disposition chargé de porte-manteaux. Je lui promis une somme assez ronde. Mon frère se mit avec moi dans le traîneau, et nous allions partir, quand je vis mon pauvre soldat Dupuis se traîner auprès de moi et me dire : « Je ne vous accompagnerai pas, capitaine ; je ne puis plus aller plus loin, j'ai les mains et les pieds gelés ; il n'y a plus rien à faire qu'à mourir ! » Et, en même temps, il secouait ses pauvres mains gelées, qui résonnaient comme des morceaux de bois que l'on aurait frappés les uns contre les autres.

Je suis encore profondément ému en pensant à ce fidèle soldat, mort si cruellement à la fleur de l'âge.

Notre conducteur avait hâte d'avancer, car nous avions toujours les Cosaques à nos trousses. Nous devions être menés jusqu'à Kowno, lorsque notre conducteur, gêné dans cette route encombrée, me versa dans un fossé, d'où ni mon frère ni le conducteur ne purent me retirer. Ce ne fut qu'après une heure d'efforts et de prières inutiles adressées aux passants qu'un grenadier de la garde impériale se décida à me tirer de ce mauvais pas, et encore ne le fit-il qu'après avoir reçu cinq francs pour sa peine et m'avoir fait entendre que, sans son bon cœur, j'aurais bien pu rester longtemps encore dans mon fossé ! Il avait raison.

Enfin, lorsque je fus remis sur la grand-route, je sentis que mes pieds et mes mains commençaient à geler. Je remis alors ce que je possédais à mon frère ; le tout montait à quarante francs ; puis je l'envoyai, vers les 9 heures du matin, dans un village, pour me chercher de l'eau dans une gourde ; la fièvre me donnait une soif dévorante. Il prit alors les devants, car la route était de nouveau tellement encombrée, qu'avec le traîneau mon guide ne pouvait plus avancer. Pour parer à cet encombrement, il se décida à descendre sur le Niémen, qui était gelé. Nous y étions depuis quelques instants seulement, lorsque notre traîneau s'engagea dans un autre traîneau, aussi pris par les glaces. Mon conducteur, malgré ma défense me mit tout simplement sur le traîneau abandonné, me donna ma pelisse et mon portemanteau, et m'abandonna seul, sans secours, sur le fleuve gelé, où j'étais menacé à chaque instant de périr de froid ou d'être englouti. Ma position était affreuse : mon misérable conducteur n'écoutait rien et s'éloignait. J'avais beau appeler les passants à mon secours, tous étaient sourds à mes cris de détresse. Mon frère, qui croyait que je l'avais devancé, avait pris les devants sur la grande route, et c'est vainement qu'il m'attendait. Je restai dans cette cruelle position pendant fort longtemps. Je n'avais pas un sol, et, par conséquent, aucun moyen de me tirer de cette situation désespérée. Les officiers et les soldats, qui passaient avec des chevaux, avaient bien d'autres choses à faire qu'à m'écouter : la misère et l'égoïsme fermaient tous les cœurs. Je voyais avec angoisse la nuit approcher, ma soif était toujours plus ardente, ma main droite se gelait, ainsi que mon pied gauche ; jamais détresse plus horrible que la mienné. Enfin après plus de deux heures de cris et de supplications, la Providence permit encore qu'un passant eût pitié de moi. C'était un lancier polonais, qui était à cheval ; il descendit sur les bords du fleuve et me fit remettre de lui donner une bonne récompense.

(A suivre).

Au Bourg-Ciné-Sonore, du 13 au 19 juin inclus, La Petite Dame du Vestiaire, un film sonore et chanté, interprété par Alice White, la délicieuse artiste que nous avons déjà apprécié dans la « Poupée de Broadway ». « La petite dame du vestiaire » est un film amusant, sans prétention au grand art !

Un film qui cherchera uniquement à vous amuser... et qui y arrivera.

Un film à la trame légère et piquante.

Une histoire pleine d'imprévus, qu'Alice White animera de sa verve endiablée.

Un vrai cocktail de rire... dont le principal ingrédient est la blonde Alice White, provoquante et jolie à souhaits !

Tous les jours matinées à 15 h. et soirées à 20 h. 30. — Location de 14 h. 30 à 18 h.



Pour la rédaction : J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

RD Le vrai chemisier-sécialiste

Ses CHEMISES sur MESURE et CONFECTIONNÉES, COLS, CRAVATES, SOUS-VÊTEMENTS.

Robert DODILLE

Lausanne Haldimand, 11

1930

Le nouveau prix-courant général a paru. Il est envoyé gratis. Il indique les prix de 136 paquets et assortiments de timbres différents, et de 1685 séries de tous pays, ainsi que celui des albums et de tous accessoires nécessaires au collectionneur.

Ed.-S. ESTOPPEY Grand-Chêne, 1 LAUSANNE

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie. Confection pour ouvriers. Bonneterie. Casquettes.

Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

RADIO GÉNÉRALE

DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920

Tél. 26.196 — Maison des Vaudois